

Alina Reyes

Une Chasse spirituelle

Voyage dans des littératures profanes et sacrées, de la Préhistoire à nos jours

Sixième épisode

(voir les précédents et les suivants dans la note de blog)

à Arthur Rimbaud,
qui fut mon vélo
et me visita en rêve,
comme Homère,
Dieu, Kafka,
et cetera.

OPÉRA DES MÉTAMORPHOSES

Ouvrante

« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »

Acte premier : Littératures

« Comme si quelques hommes venaient d'être mis en possession, par des voies surnaturelles, d'un recueil singulier dû à la collaboration de Rimbaud, de Lautréamont et de quelques autres et qu'une voix leur eût dit, comme à Flamel l'ange : 'Regardez bien ce livre, vous n'y comprenez rien, ni vous, ni beaucoup d'autres, mais vous y verrez un jour ce que nul n'y saurait voir'. » André Breton

Tableau : des Anciens

En traduction* : Héraclite ; Thalès ; Parménide ; Epictète ; Plutarque ; Platon ; Ovide

Acte deux : Bible & Évangile

Dieu dit : « Viens, lumière ! » Et ce fut l'aurore. Dieu vit la lumière, et qu'elle était bonne. Et il discerna, entre la lumière et la ténèbre. Genèse

Et la lumière brille dans l'obscur, et l'obscur ne l'a pas saisie. Évangile selon Jean

Tableau : des Modernes

En traduction* : Jean Renart ; William Shakespeare ; Giacomo Leopardi ; Federico Garcia Lorca ; George Orwell ; Jorge Luis Borges

Acte trois : Coran

Caverne, impératif féminin à l'hémistiche du mois lunaire. C'est-à-dire, au sens terrestre : Matrice, impératif au jour de fécondité de la femme (à la moitié du cycle féminin).

Dénouement

Les choses se logent dans notre tête, et nous les trouvons là, dans cette caverne habitée où nous les regardons, par les deux ouvertures, par nos deux yeux qui unissent le paysage mental, le mythe et la pensée.

*Sauf crédit, les traductions, séparées ou comprises dans le reste de l'ouvrage, sont de l'auteure.

Tableau :

DES ANCIENS

Grecs

HÉRACLITE

Pour les éveillés le monde est à la fois un et commun à tous, mais les endormis, à l'inverse, se tournent chacun vers leur propre monde.

Plutarque, *De la superstition*, 3, 166 c

Le caractère humain ne possède pas la droite raison, mais le caractère divin la possède.

Celse, dans Origène, *Contre Celse*, VI, 12

L'homme est entendu par le divin comme un enfant en bas âge, ainsi que l'enfant par l'homme.

Origène, *Contre Celse*, VI, 12

Ils se purifient en se teintant d'un autre sang comme s'ils voulaient se laver de la lie en marchant dans la lie. Qui agirait ainsi paraîtrait frappé de folie à tout homme qui s'en apercevrait. Et ils adressent des vœux à ces parures, comme s'ils conversaient avec des fabrications, sans savoir ce que sont les dieux et les héros.

Aristocrite, *Théosophie*, cité par Origène, *Contre Celse*, VII, 62

Les porcs se réjouissent plus dans le borbier que dans l'eau pure.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 2

(Borboros, le borbier, se retrouve dans borborygmos, bruit des intestins. Les consommateurs se réjouissent plus au bruit de leurs intestins qu'à celui de la parole de vérité).

De ce qui ne sombre jamais, comment se cacher ?

Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, II, 99

(Le verbe lanthano, pour « se cacher », se retrouve dans le mot aletheia, vérité, précédé du préfixe privatif a : aletheia étant ce qui est non-caché. Ce qui ne sombre jamais empêche les hommes d'échapper à la vérité, même s'ils s'emploient à l'occulter).

Une fois nés, ils veulent vivre et toucher leurs parts du sort, et laissent derrière eux des enfants destinés aux sorts.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, III, 14

(Ne restez pas derrière eux).

L'homme fiable sait ce qu'il en est des apparences ; il veille. Assurément Justice se saisira des fabricants de mensonges et de leurs témoins.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 9 (28)

Ce qui attend les hommes après leur mort, ils ne l'espèrent ni ne l'imaginent.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, IV, 146 (27)

De la parole, de celle qui est toujours, les hommes s'avèrent inintelligents, avant comme après l'avoir entendue. Car de tout ce qui advient selon cette parole, ils semblent sans expérience, quand ils s'essaient tant à des dires qu'à des actes tels que moi je les explicite, distinguant chacun selon sa nature et exposant ce qu'il en est. Mais les autres hommes ignorent ce qu'ils font quand ils sont à l'état de veille, comme ils oublient tout ce qu'ils font en dormant.

Sextus Empiricus, I

*

THALES

35

Le plus ancien des êtres est Dieu ; car il est inengendré.

Le plus beau est le cosmos ; car il est poème de Dieu.

Le plus grand est le lieu ; car il comprend tout.

Le plus fort est la nécessité ; car elle a force de loi sur tout.

Le plus sage est le temps ; car il met tout au jour.

36

À qui lui demandait qui était venu le premier, la nuit ou le jour, « La nuit », dit-il, un jour précédent ».

37

Qui a un heureux sort ? Celui qui a un corps sain, une âme facile et une croissance bien élevée.

Diogène Laërce

*

PARMÉNIDE, *Autour de la nature*

Juments qui me portent, sur un souffle ô combien puissant,

envoyé ! M'ayant fait chevaucher dans la voie si parlante
du divin, qui en toute cité descend porter celui qui voit !

Par elle je fus porté, voie des juments si réfléchies,
tirant le char ! Et des jeunes filles en étaient guides.

Enflammé, l'axe jetais dans les moyeux son cri de flûte,
pressé qu'il était de part et d'autre entre les cercles
tournoyants, tandis qu'à toute vitesse les vierges du Soleil,
laissant derrière elles les constructions de la nuit, envoyaient
dans la lumière, repoussant des mains loin des têtes les voiles.

Là même sont les portes des chemins de Nuit et de Jour,
encadrées par-dessus, de part et d'autre et par un seuil de pierre,
éthérées, pleines, ô majestueuses entrées !

Et la si exigeante Justice en tient les clés de la rétribution.

Les jeunes filles, habiles aux doux langages,
la convainquirent avec sagesse de pousser, à tire d'ailes,
la barre chevillée aux portes. Une fois envolées
des battants, elles firent la béance et l'infini, les axes
si cuivrés s'enroulant en retour dans les écrous flûtés,
ajustés par chevilles et clous. Et c'est ainsi qu'à travers elles,
tout droit sur la grand route, les jeunes filles tiennent char et juments.

Quant à moi, la déesse m'accueillit de bon cœur, et prenant dans sa main ma main droite, m'adressant la parole, déclara :
ô jeune homme, compagnon d'immortels conducteurs,
qui avec ces juments qui te portent dans notre construction t'avances,
réjouis-toi ! Car ce n'est pas un mauvais destin qui t'a engagé à t'en aller par cette voie – quoiqu'elle sorte du sentier battu des hommes -,
mais la Règle et la Justice. Et il te faut être instruit de tout,
aussi bien du cœur de la Vérité bien circulaire et sans tremblement,
que de l'opinion des mortels, en laquelle il n'est pas de vérité fiable.
Quoiqu'il en soit, tu apprendras aussi comment les apparences
doivent être en leur apparition, traversant tout via tout.

2

Allons-y donc ! Moi je parle, et toi, écoute la parole et garde-la.
Quelles sont les seules voies de recherche pour la pensée ?
L'une, selon laquelle il y a quelque chose et il n'y a donc pas rien,
est un chemin convaincant : il suit la Vérité.
L'autre, selon laquelle il n'y a rien et il faut qu'il n'y ait rien,
celle-ci, je t'en avertis, est une sente absolument pas renseignée.
Car on ne peut ni connaître ce qui n'est pas -et par conséquent ne peut être accompli-,
ni l'énoncer.

3

... Le soi c'est de percevoir, de même que d'être.

4

Mais regarde en esprit ce qui est absent aussi solidement que ce qui est présent.
Car tu ne sépareras pas ce qui est de ce qu'il est,
afin qu'il ne se disperse en tout partout selon l'ordre des choses,
ni ne se condense.

5

Cela m'est commun,
d'où je commence ; car j'y retournerai de nouveau.

6

Il faut donc dire et penser ce que peut être ce qui est : car il est être,
alors que le rien n'est pas ; voilà ce que je t'exhorte à considérer.
C'est pourquoi tout d'abord je t'écarte de cette voie de recherche,
et ensuite, de la contrefaçon de voie que les mortels qui ne voient rien
se font, doubles têtes qu'ils sont. Car l'impuissance dans leurs
poitrines dirige leur esprit vacillant ; et ils se laissent porter,
sourds et tout autant aveugles, ébahis, masses confuses
pour qui se valent se trouver là et ne pas être, ceci
et son contraire : le chemin de tous revient en arrière.

7

Or jamais l'être ne pourra être soumis aux choses qui ne sont pas.
De ton côté donc, écarte ta pensée de cette voie de recherche.
Et que l'habitude si ancrée ne te fasse pas tomber malgré toi dans cette voie,
à agiter un œil sans vision, une oreille remplie de bruit,

et la langue ; mais distingue par la raison le si combatif argument par moi avancé.

8

Seule reste donc la voie de ce message :

il y a quelque chose. Sur elle sont des signes très nombreux que ce qui est, est inengendré et impérissable, intègre en tous ses membres, sans tremblement ni fin, et ne fut ni ne sera car il est tout entier en même temps au présent, un, continu. Quelle génération lui chercherait-on ? Où et d'où aurait-il grandi ? De ce qui n'est pas ? Non, je ne te laisserai ni le dire ni le penser : on ne peut dire ni penser qu'il est comme il n'est pas. Car alors, quelle nécessité l'aurait fait se lever, après ou avant, s'il venait de rien, pour pousser ? Ainsi faut-il qu'il soit là complètement, ou pas du tout.

Jamais non plus la force de la foi ne laissera, de ce qui n'est pas, naître quelque chose de son côté. C'est pourquoi la Justice ne l'a pas, relâchant ses entraves, laissé se produire ni périr, mais l'empêche. Voici donc sur cette question quel est le choix : il est ou il n'est pas. Eh bien le choix est fait, comme nécessaire, entre d'un côté l'inepte et l'anonyme (car sans vérité est cette voie) et de l'autre, ce qui est là et réel. Mais comment ce qui est pourrait-il être après ? Comment se serait-il produit ? S'il s'est produit, il n'est pas, et il n'est pas non plus s'il doit être un jour. Ainsi s'éteint la production, et il n'est plus question de mort.

Il n'est pas non plus divisé, puisqu'il est tout entier identique. Il n'y a rien de plus, ce qui lui ôterait sa cohésion, ni rien de moins, car il est tout entier plein de ce qu'il est. Tout y est communion, car ce qui est approche ce qui est.

D'autre part, immobile en des termes de hauts liens, il est sans début et sans cesse, puisque naissance et mort ont été déroutées tout au loin, repoussées par une foi vraie. Lui-même en lui-même, subsistant par lui-même, stable et solide, il demeure là-même. Car la robuste Nécessité le garde accompli en ses liens, entouré et enclos, la règle étant que ce qui est ne peut être inaccompli : il est en effet sans manque ; s'il ne l'était pas, il manquerait de tout.

Le même est le fait de penser et ce pourquoi il y a de la pensée. Car loin de ce qui est, en lequel elle s'est fait jour, tu ne trouveras pas la pensée. Jamais en effet ne fut, n'est ni ne sera quelque autre chose hors de ce qui est, puisque la Destinée l'a lié afin qu'il soit entier et inviolable : en lui tout sera nom, tout ce que les mortels ont posé, persuadés que c'était vrai : naître et aussi mourir, être et aussi ne pas être, changer de lieu en échangeant la surface brillante.

Et puisque la fin est dernière, il est accompli de toutes parts, semblable à la masse d'une sphère bien circulaire,

de son milieu équidistant à tout ; car ni plus grand
ni plus petit il ne lui faut se trouver ici ou là.
Et il n'est rien qui pourrait le détourner d'atteindre
au commun, et ce qui est n'est pas non plus tel qu'il serait
ici beaucoup, là peu, car il est tout entier inviolable :
à lui-même égal de toutes parts, pareillement en ses termes il se rencontre.

Sur quoi, j'arrête pour toi la parole fiable et la pensée
autour de la vérité ; à partir d'ici, apprends les opinions
des mortels en écoutant l'ordre trompeur de mes dires.

Ils ont pris le parti de nommer deux formes
- dont l'une ne doit pas l'être – et c'est en quoi ils sont errants.
Ils ont opposé et séparé les corps, ils les ont étiquetés
à part les uns des autres : d'un côté le feu éthéré de la flamme,
doux, tout léger, en tout égal à lui-même,
mais non égal à l'autre forme ; d'un autre côté celle-ci,
en soi contraire, nuit sans savoir, corps épais, pesant.
Quant à moi, je vais te dire tout l'ordonnement vraisemblable,
afin que la façon de voir des mortels jamais ne te dépasse.

9

Mais puisque toute chose a été nommée lumière et nuit,
et ce, d'après sa puissance en ceci ou en cela,
tout est à la fois plein de lumière et de nuit sans lumière,
l'une et l'autre égales puisque avec ni l'une ni l'autre il n'est rien.

10

Tu verras l'éther et la nature, et dans l'éther tous
les signes, et le pur et saint flambeau
du soleil à l'action invisible, et d'où ils proviennent ;
tu apprendras les périples de la lune circulaire
et sa nature, tu verras aussi le ciel qui entoure tout,
d'où il est né, et comment la Nécessité qui le conduit l'a obligé
à servir de terme aux astres.

11

Comment la terre, le soleil et la lune,
l'éther commun, la Voie Lactée, l'Olympe
ultime et l'âme ardente des astres, se sont élancés
dans le devenir.

12

Les lieux les plus étroits sont pleins d'un feu sans mélange,
les suivants sont pleins de nuit, puis vient le tour de la flamme.
Au milieu d'eux est la divinité qui tout gouverne.
Car elle préside au terrible enfantement et au coït,
envoyant la femelle se mêler au mâle et réciproquement,
le mâle à la femelle.

13

Oui, le tout premier de tous les dieux qu'elle médita, ce fut Éros.

14

Brillante en la nuit,
autour de la terre errante,
lumière d'ailleurs.

15

Toujours jetant ses regards vers la lumière du jour.

15a

Dire la terre enracinée dans l'eau.

16

Comme chacun conduit le mélange de ses articulations si mobiles,
ainsi l'esprit se présente en l'homme. Car ce qui pense
en l'homme est de la nature de ses articulations,
pour tous et pour tout ; et l'entier est la pensée.

*

ÉPICTÈTE, *Entretiens 2*

Attache ton désir et ton aversion à pauvreté et richesse : échec, illusion. À la santé, alors ? Tu seras malheureux aussi. Idem pour les positions sociales, les honneurs, la patrie, les amis, les enfants, ce qui tout bonnement ne vient pas de toi. Rattache plutôt ces choses au Zeus et aux autres dieux. Remets-les entre leurs mains, qu'ils les pilotent, qu'elles se déterminent selon eux – comment seras-tu encore malheureux ? Mais si tu es envieux, misère de toi, si tu t'apitoies, si tu rivalises, si tu t'agites, si tu ne passes pas un jour sans te plaindre à toi-même comme aux dieux, qu'as-tu appris, dis-moi ? À quelle école as-tu été, bonhomme ? Tu as pratiqué des calculs qui se retournent ! Ne veux-tu pas effacer tout ça, si possible, et recommencer à zéro, conscient que jusqu'à présent tu n'as rien réalisé d'important ? Et partant de ce constat, construire la suite en conséquence, de sorte que rien de ce qui est n'arrive sans que tu le veuilles, et que tu ne veuilles rien qui ne soit ?

*

PLUTARQUE, *De la superstition*

Bien des maux ordinaires deviennent fatals à cause de la superstition. Midas l'ancien, démoralisé paraît-il par quelques rêves, en eut l'esprit si misérablement angoissé qu'il se suicida en buvant du sang de taureau. Le roi de Messénie Aristodème, pendant la guerre contre les Spartiates, entendit les chiens hurler comme des loups et vit du chienner pousser autour de l'autel familial ; les devins y virent des signes effrayants et lui, perdant courage et abandonnant tout espoir, tira sa lame et se tua. Dans le même ordre d'idées, Nicias, le général athénien, n'aurait-il pas fort mieux fait d'en finir avec la superstition comme Midas et Aristodème, plutôt que de se laisser, par peur de l'ombre d'une éclipse de lune, encercler par ses ennemis, et qu'ainsi quarante mille hommes ensemble périssent ou soient pris vivants, et qu'il meure lui-même sans honneur ? Car il n'y a rien à craindre au fait que la terre s'interpose et projette son ombre par périodes sur la lune ; ce qui est à craindre,

c'est que les ténèbres qui tombent de la superstition brouillent et aveuglent la raison de l'homme dans des circonstances où il aurait le plus grand besoin de sa raison.

*

PLATON, *La République*, livre 7, allégorie de la caverne

- Imagine des hommes qui habiteraient sous terre, dans une sorte de caverne, avec une entrée grande ouverte sur la lumière, une vaste entrée sur toute la largeur. Ils vivraient dans cette grotte depuis l'enfance enchaînés par les jambes et le cou, fixés, ne voyant que ce qui serait devant eux, étant sous leur joug dans l'incapacité de tourner la tête, alors que la seule lumière qui leur parviendrait serait celle tombant d'un feu lointain, derrière eux. Entre le feu et les enchaînés, imagine une route, plus haut, longée d'un mur semblable aux panneaux dans lesquels les faiseurs d'illusions font tomber les hommes en y montrant leurs tours.

- Je vois.

- Bien. Imagine le long de ce mur des gens portant des objets de toutes sortes, qui en dépassent : statues d'hommes et d'animaux en pierre, en bois ou de toutes matières. Et comme au naturel, certains de ces montreurs parlent, d'autres se taisent.

- Absurde simulacre, insensés prisonniers !

- Nos pareils, dis-je. Car d'abord, crois-tu que des uns et des autres ils aient vu autre chose que les ombres qui tombent du feu droit contre leur fond secret ?

- Allons, comment verraient-ils autre chose, s'ils vivent dans un monde où l'on est forcé d'avoir la tête raide ?

- Et quant aux objets qu'on leur montre, n'en est-il pas de même ?

- Si, bien sûr.

- Si donc ils se parlaient les uns aux autres, ne penses-tu pas que, croyant nommer les étants, ils nommeraient en fait ce qu'ils voient ?

- Nécessairement.

- Et s'il y avait aussi dans la prison un son répercuté par la paroi en face d'eux ? Quand l'un de ceux qui se présentent parlerait, à ton avis, croiraient-ils entendre une autre voix que celle de l'ombre qui passe ?

- Non, par Zeus.

- C'est exactement ça, dis-je. Ces gens n'appelleraient vérité que des ombres de choses fabriquées.

- Il ne peut pas en être autrement.

- Considère alors, dis-je, ce qu'il en sera si on les libère de leurs chaînes et si on les guérit de leur folie, si leur nature est soumise à une expérience telle que celle-ci : qu'on détache l'un d'eux, qu'on le force à se redresser, tourner le cou, marcher et lever les yeux vers la lumière – en faisant tout cela il souffrira et, dans la vitesse et l'éblouissement, il ne pourra pas contempler ces choses dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu qu'il dira, si on lui déclare qu'il ne voyait que des choses vaines mais qu'il est maintenant plus proche de ce qui est, et que tourné vers des étants plus réels, il voit plus juste ? Si, en l'interrogeant, on l'oblige à dire ce qu'est chaque chose qui passe, ne crois-tu pas qu'il sera embarrassé et qu'il croira plus vrai ce qu'il voyait avant que ce qu'on lui montre maintenant ?

(...) [Socrate envisage maintenant que l'un d'eux a finalement été libéré de leur aveuglement]

- Or donc, au souvenir de sa première résidence, de la philosophie qui y avait cours et de ses compagnons de chaînes d'alors, ne penses-tu pas qu'il jugera heureux le changement et qu'il aura pitié d'eux ?

- Et combien !

- Et s'ils s'honoraient et se louangeaient les uns les autres, s'ils accordaient des privilèges à l'observateur le plus pointu des choses qui passent, à celui qui se souviendrait le mieux de quelle ombre passe habituellement devant ou derrière ou en compagnie, et serait ainsi le mieux à même de deviner laquelle allait arriver, les envierait-il, jalouerait-il ceux qui parmi ces gens-là sont honorés

et puissants ? Ne préférera-t-il pas plutôt, de toute son âme, comme le dit Achille dans Homère, se retrouver cultivateur au service d'un autrui déshérité, et supporter n'importe quoi plutôt que de vivre et de penser comme les morts ?

- Oui, je suis de ton avis, il assumera toute condition plutôt que de vivre ainsi.

(...)

- Et s'il lui fallait de nouveau lutter ardemment avec ceux qui sont toujours enchaînés pour dire ce qu'il en est des ombres (...) ? S'il entreprenait de les délivrer et de les élever, alors qu'ils auraient le pouvoir de le tenir entre leurs mains et de le condamner à mort, ne l'élimineraient-ils pas ?

- Si, assurément.

*

Latin

OVIDE, *Les Métamorphoses*, 1, 299-310

Où de minces chevrettes naguère goûtaient l'herbe,
Des phoques maintenant posent leurs corps difformes.
Des cités, des maisons sous l'eau, les Néréides
S'étonnent, et les dauphins, habitant les forêts,
Heurtent les hautes branches et les chênes agités.
Parmi les brebis nage le loup, l'onde emporte
Les tigres et les lions. Au sanglier ne servent
Ses forces de feu, ni au cerf ses pattes agiles.
Ayant longtemps cherché des terres où se poser,
Tombe à la mer l'oiseau errant, les ailes lasses.
L'immense licence de la haute mer couvre
Les sommets, sur les pics pulsent de nouveaux flots.

*

Fin de la sixième partie de la publication
(voir les autres dans la note de blog)

© Alina Reyes
journal.alinareyes.net